# VIDOCQ

## LA CAPTURE D'UN BANDIT.

Vidocq a représenté le type complet, parfait du policier de haute allure.

Dans un temps où l'on ne craignait pas de recruter les agents de la police de sûreté parmi ceux qui avaient eu maille à partir avec elle, Vidocq fut admis dans le service et s'y fit promptement remarquer par une aptitude pour ainsi dire géniale, jointe à une honnêteté scrupuleuse et à un dévouement qui ne se démentirent jamais pendant toute sa carrière.

Il devint chef de la sûreté et occupa brillamment cet emploi.

Au moment où il nous a été donné de le connaitre, vers 1858, c'était un grand gaillard à la taille élevée, aux larges épaules en portemanteau. La figure entièrement rasée, les cheveux d'un blanc de neige ras coupés, un air de profonde bonhomie répandu sur sa physionomie intelligente, on l'eût pris volontiers pour un bon bourgeois content de vivre, n'eût été la flamme qui s'échappait par instants de deux yeux vifs abrités sous d'épais sourcils blancs.

Vers cette année 1858, Vidocq fréquentait assez assidûment d'anciens commerçants, M. et Mme Minot, habitant une petite maison bourgeoise de l'avenue de Châtillon.

Souvent il venait passer la journée là, en compagnie d'une jeune et jolie femme qu'il disait être sa nièce, probablement pour sauver les apparences.

Le ménage Minot avait voué à Vidocq une reconnaissance sans bornes, affectant presque les formes d'un véritable culte, en souvenir d'un immense service rendu dans des circonstances dramatiques qu'il est intéressant de rappeler.

Quelque vingt ans auparavant, dans la partie de la rue de la Harpe disparue sous la pioche des démolisseurs, se remarquait un débit de vins et liqueurs fort bien achalandé, tenu par le mari et la femme, aidés d'une vieille servante. Les débitants, M. et Mme Minot, passaient pour être dans une situation de fortune des plus prospères et, de fait, ils avaient amassé dans leur commerce un certain capital.

Par une brumeuse après-midi d'automne, le mari et la femme devisaient derrière leur comptoir, lorsqu'ils virent entrer une personne proprement vêtue qui, après s'être assurée que la boutique était vide de consommateurs, s'approcha d'eux et les pria de lui donner quelques renseignements au sujet d'une jeune femme habitant le premier étage de la maison.

Intrigués par cette demande autant que par les manières du personnage, dont les regards perçants les troublaient quelque peu, les braves gens hésitaient à répondre.

Alors, à voix basse, il leur dit:

—J'appartiens à la police et je vous somme de répondre franchement et catégoriquement à mes questions. Il y va de la vie pour vous.

Fortement émotionnés, les débitants dirent tout ce qu'ils savaient: cette dame paraissait mener une vie régulière, elle vivait de ses rentes, pensait-on, et jamais ils n'avaient rien remarqué de louche dans sa conduite.

Elle ne recevait aucune visite et partageait son appartement avec un vieux parent, toujours vêtu avec recherche, portant une épaisse barbe grisonnante, des lunettes à verres bleus, et marchant très difficilement à l'aide de béquilles.

—Chaque soir à onze heures exactement, ajoutèrent-ils, ce monsieur arrivait en voiture de louage, pénétrait dans la maison et en ressortait le matin à la première heure.

—Eh bien!—fit l'agent,—cette nuit, à deux heures, des voleurs doivent s'introduire chez vous, vous assassiner, sans doute, pour voler le magot soigneusement caché dans le petit tiroir secret se trouvant à gauche de votre secrétaire; vous voyez, c'est précis?

«Si vous suivez ponctuellement mes instructions, vous n'avez rien à craindre. A la tombée de la nuit, je vous enverrai deux hommes qui se cacheront dans le réduit situé au fond de l'établissement. Vous fermerez à l'heure habituelle et monterez à votre chambre. A bientôt!

Le jour prenait fin lorsque deux ouvriers, légèrement enluminés, pénétrèrent dans le débit et demandèrent une bouteille cachetée.

Au moment où le marchand de vin les servait, l'un d'eux lui dit tout bas:

—Nous sommes envoyés par qui vous savez, montrez nous l'endroit en question et ne vous occupez plus de nous.

Et peu après ils disparurent l'un après l'autre dans le réduit du fond, lequel avait une porte donnant accès sur l'entrée de la maison d'habitation.

—A dix heures et demie, un pochard entrait bruyamment et se faisait servir une consommation sur le zinc.

C'était un compagnon charpentier, ainsi que l'indiquaient les cercles d'or qui ornaient ses oreilles, sa courte blouse bleue et son large pantalon de velours à côtes, serré sur de gros souliers cloutés. Un compas et un mètre de bois émergeaient de la pochette pratiquée sur la jambe gauche.

S'il ne leur eût parlé, les débitants n'eussent certainement point deviné, dans ce client au teint émerillonné, le visiteur de l'après-midi.

Sa présence les rassura et, à l'heure ordinaire, le dernier consommateur étant sorti, ils fermèrent la boutique, mirent les barres aux volets et montèrent à leur appartement, après avoir éteint les lumières.

Pendant ces apprêts, Vidocq.—car c'était lui, — avait disparu comme par enchantement.

A onze heures sonnantes, le roulement d'une voiture se fit entendre dans la rue, le véhicule s'arrêta devant la grande porte et bientôt le timbre d'entrée retentit; le concierge tira le cordon et, dans l'allée, s'avança une personne marchant avec des béquilles, dont on entendait le bois frapper alternativement le dallage.

A peine le nouveau venu arrivait-il à hauteur du palier, que les deux agents s'élançaient sur lui; mais avant qu'ils eussent pu le saisir, le premier roulait sanglant sur le sol, et le second était pris vigoureusement à la gorge.—En un clin d'œil, l'infirme avait jeté ses béquilles et apparaissait maintenant sous l'aspect d'un jeune et vigoureux gars, ayant bon pied bon œil.

Vidocq avait vu la scène et, tout en maugréant contre la maladresse de ses hommes, il s'était avancé vivement; d'un coup de sa main puissante, — il était doué d'une force herculéenne,—il avait jeté à terre le faux béquillard qui, en un instant, était étroitement ligotté.

En tombant lourdement, comme le bœuf assommé sous la masse du boucher, le bandit s'était écrié:

—Je suis servi! Il n'y avait que Vidocq pour me refaire!

Celui qui parlait ainsi était le terrible, le redouté Froisseard, dont la bande insaisissable terrorisait Paris, opérant ses rapines avec une audace inouïe, se jouant de la police et dépistant ses plus fins limiers jusqu'au moment où Vidocq avait pris la direction des opérations.

C'est à la suite de cette aventure,—dans laquelle les époux Minot eussent couru grand risque de perdre la vie sans l'intervention de Vidocq,—qu'ils conçurent pour ce dernier une reconnaissante vénération.

Du reste, ce diable d'homme avait le don d'ensorceler ainsi tous ceux qui l'approchaient, et l'ascendant qu'il avait pris sur l'innombrable armée des pègres et des chourineurs placés sous sa surveillance était vraiment extraordinaire.

## Le Nouveau Câble Transatlantique.

La pose du nouveau câble transatlantique, entre la France et les Etats-Unis de l'Amérique du Nord, a été terminée, comme nous l'avons annoncé, le 16 août.

L'épissure finale — opération consistant à souder les deux extrémités du câble, qui est ensuite rejeté à la mer — a été faite à quatre heures de l'après-midi et à six heures la communication était définitivement établie entre Brest et Cap Cod (Massachusetts), station d'atterrissement du câble sur la côte américaine.

On sait que le nouveau câble appartient à la Compagnie française des câbles télégraphiques, et double la communication transatlantique que cette Compagnie possédait déjà par l'ancien câble "Pouyer-Quertier" dont elle s'est rendue acquéreur en 1894.

Une nouvelle ligne de Brest-Cap Cod constitue la voie la plus directe et, par conséquent, la plus rapide entre l'Europe et l'Amérique du Nord.

Le câble a été construit et posé par la Société industrielle des téléphones qui avait été chargée de cette entreprise.

Toutes les opérations de construction et de pose ont eu lieu sous le contrôle des ingénieurs de l'Etat.

Le développement du nouveau conducteur atteint 3,165 milles marins, soit environ 6,000 kilomètres, c'est le câble le plus long qui ait été construit et immergé jusqu'à ce jour.

Les présidents Faure et Mc Kinley ont inauguré le nouveau câble en échangeant les télégrammes suivants:

"Il m'est particulièrement agréable d'inaugurer la nouvelle communication sous-marine qui reliera désormais plus directement nos deux pays.

"En vous adressant l'expression des sentiments de sincère sympathie de la République française pour la République des Etats-Unis, je tiens également à vous renouveler, monsieur le président, l'assurance de ma haute estime et de ma constante amitié.

"FÉLIX FAURE."

M. McKinley a répondu:

"Je suis heureux de croire que chaque addition aux moyens de communication entre nos deux pays ne peut servir qu'à entretenir et à renforcer les sentiments de bonne volonté qui ont caractérisé d'une manière si frappante leurs relations dans les temps anciens comme récemment. Permettez-moi, monsieur le président, de vous adresser réciproquement, de tout cœur l'expression de mes sentiments d'estime et d'amitié".

## DEFINITIONS.

**L'amitié.**

Ressemble aux voitures de place, quand il pleut, on n'en trouve plus.

**L'amour.**

Un fruit que l'on savoure au ciel et dont on ne mange que les noyaux sur la terre.

**La reconnaissance.**

La charité du pauvre.

**L'aiguille.**

Le sixième sens de la femme.

**Le photographe.**

Un monsieur qui vous fait poser.

# Le Parapluie ET Son Histoire.

Le parapluie, est-il besoin de le dire? est le fils légitime du parasol, lequel a pour petite-fille l'ombrelle et pour neveu l'en-cas.

En ce mois d'août, coupé de brusques et violentes averses que sèchent vite les rayons d'un soleil brûlant, les services du fils ne sont pas moins précieux que ceux du père; et, comme eux, le reste de la famille est, à tout instant, mis en réquisition.

Il n'est donc pas sans intérêt, dit le *Petit Parisien*, d'avoir quelques détails sur les origines et les manières d'être de ces excellents serviteurs, car on aime à connaitre les gens—et les choses—qu'on emploie.

Le parapluie a pris, dans nos contrées du moins, une importance prédominante; mais il serait à la fois injuste et irrévérencieux de ne pas nous occuper d'abord du chef de la famille, à cause de son très grand âge et des très hautes fonctions qu'il a remplies et qu'il remplit encore en certains pays.

Le parasol est un Oriental. Il est né quelque part entre les îles du Japon et la vallée du Nil, à une époque confinant aux âges préhistoriques. Aussi loin que l'on remonte, la lampe de l'archéologue à la main, dans ce qu'on appelle la "nuit des temps", on le trouve en possession d'une situation glorieuse et magnifique: il orne et abrite la tête des dieux, des prêtres et des rois.

Les peintures des hypogées et des sarcophages égyptiens, les bas-reliefs assyriens, les antiques sculptures de l'Inde montrent partout la divinité de ses deux représentants, le pontife et le monarque, le chef surmonté d'un parasol fixe ou porté par un fonctionnaire spécial.

La position qu'il avait prise dès le principe, le parasol l'a gardée dans tout l'Orient. Il ne sert plus cependant, comme il le faisait jadis en Chine, à recouvrir les sanctuaires; il a cédé la place à des constructions de pierre ou de metal qui affectent la forme de parasols superposés et qui sont les pagodes.

En Chine, en effet, dans le Siam et dans d'autres pays de l'Orient, les parasols sont à plusieurs étages, et le nombre de ces étages est proportionné à l'élévation du personnage qui a droit à cet insigne.

Le parasol n'est pas moins en honneur dans l'Inde, où une tribu des montagnes du Bengale, la tribu des Santhals, va jusqu'à en faire une sorte d'arbre de mai, enguirlandé de fleurs et de feuillages, autour duquel ils mènent des danses religieuses et qu'ils adorent comme un dieu. Son usage était jadis strictement réservé au Grand-Mogol, et les voyageurs ou les marchands européens qui entraient à Delhi devaient laisser leurs ombrelles dans leurs bagages pour éviter le crime de lèse-majesté. De même, au Maroc, le Sultan seul a le droit de se garantir ainsi du soleil.

Depuis la conquête de l'Inde par les Anglais, cet insigne y a sans doute beaucoup perdu de son prestige. Cependant, lorsque le prince de Galles fit, il y a quelques années, un voyage dans cette colonie impériale, un parasol d'apparat était tenu au-dessus de sa tête, dans toutes les cérémonies officielles, comme un symbole de son rang.

L'empereur d'Abyssinie Menelik et l'Impératrice, sa femme, ne sortent jamais sans être suivis d'un porteur de parasol.

Les rois et chefs nègres des côtes occidentales d'Afrique et des bords du Niger se réservent le même insigne grossier de forme et d'étoffe, bien entendu, mais orné tout autour de verroteries, de coquillages, de dents et d'ossements humains, fiers témoignages du degré de leur civilisation.

Il n'y a dans tout l'Orient que le Japon où le parasol se soit démocratisé. Tout le monde, là-bas, les femmes surtout, portent ces engins élégants et bizarres, faits de papier et illustrés d'oiseaux de chimères, de fleurs et de figures, avec lesquels l'exportation prodigieuses que la fabrication japonaise en fait en France nous a rendus familiers.

Les Romains avaient reçu le parasol des Grecs qui, si près de l'Orient, le regardaient aussi comme un signe honorifique et quasi religieux. Mais les conquérants de l'univers, gens avant tout pratiques, n'y virent qu'un instrument grâce auquel le premier venu peu se donner de l'ombre en plein midi; et j'imagine qu'ils ne furent pas longtemps à trouver que ce qui garantissait du soleil pouvait aussi garantir de la pluie.

Quoi qu'il en soit, ce n'est guère qu'au seizième siècle que l'usage du parapluie proprement dit commença à prendre en France. On apprécia vite son utilité, mais c'était encore un objet de luxe, massif de manche et lourd d'étoffe, dont le mécanisme, dur à faire mouvoir, se détraquait facilement, et qui n'était pas à la portée de toutes les bourses. C'est ce qui explique qu'il se forma une compagnie pour louer des parapluies, les jours d'averse, aux gens qui traversaient le pont Neuf. Il y avait un bureau de location à chaque extrémité du pont, et le parapluie qu'on louait à un bout était déposé à l'autre. La traversée coûtait deux liards.

Au contraire, le parapluie ne s'acclimata pas aisément de l'autre côté du détroit. Un voyageur, Jonas Hanway, passe pour être le premier qui s'en soit servi à Londres. Sa promenade d'un bout à l'autre de Pall Mall avec un parapluie ouvert, en 1759, est restée célèbre. La populace le conspua, lui jeta des pierres, les cochers le poursuivirent avec des injures et des menaces, car cette invention les empêcherait, pensaient-ils, de louer leurs voitures. Bref, l'échec fut si complet, que des années se passèrent pendant lesquelles Jonas Hanway ne trouva que de rares imitateurs. On les montrait au doigt et on les stigmatisait du nom de Français, — cruelle injure!

Depuis, les Anglais se sont bien rattrapés. Je ne crois pas qu'il y ait un pays où l'on fasse une plus grande consommation de ce petit meuble qu'en Angleterre. Le parapluie est le compagnon obligé de tout bon bourgeois, sans distinction de sexe, et par tous les temps, car s'il ne pleut pas quand on sort, il peut pleuvoir avant qu'on rentre. Cet état d'âme est symbolisé par la statue du grand fabricant de biscuit George Palmer, à Reading: le glorieux industriel est représenté debout, tête nue, tenant dans la même main son chapeau haut de forme et son parapluie.

En France, le parapluie a supporté aussi bien des railleries; on lui a donné des villains surnoms, "*riflard*, *pépin*, que sais-je? Il a été pendant un temps le symbole d'un gouvernement impopulaire. Sous Louis-Philippe les caricaturistes de l'opposition ne manquaient jamais, pour représenter le roi-citoyen, d'armer la poire à toupet d'un énorme *pépin*.

Dans le même esprit, la jeunesse romantique, les lions et dandys de 1830 méprisèrent le parapluie. En porter un, c'était s'avouer bourgeois, philistin, épicier. Que d'ondées n'auraient-ils pas reçues stoïquement pour éviter de telles épithètes!

Le parapluie n'en a pas moins fait du chemin. Il s'est perfectionné merveilleusement; au lieu de l'énorme paquet d'étoffe qui, suivant la courbe des grosses baleines de la monture, se renflait au milieu du manche, nous avons des parapluies élégants, qui s'enroulent en plis serrés et réguliers si fins qu'on les appelle des parapluies-aiguilles.

Ils ont donné naissance à l'en-cas, d'un modèle plus petit, dont les femmes se servent également contre la pluie et le soleil, et qui n'ont guère plus de volume qu'une ombrelle.

D'autres, faciles à manier, malgré leurs grandes dimensions, sont confiés à des valets bien stylés qui, à la porte des hôtels, des grands magasins, des clubs, abritent les jours de pluie les gens qui descendent de voiture, pendant la traversée des trottoirs.

On a trouvé des combinaisons ingénieuses: la canne-parapluie, la canne-parapluie-pliant; des applications spéciales et très tiques: le parapluie des peintres, la table-parapluie ou parasol pour le jardin, la campagne et les plages.

C'est vraiment un instrument précieux, qui a des utilités imprévues. On conte qu'une société d'Anglais étant en pique-nique dans la campagne, auprès d'une ville de l'Inde et en un lieu ou nul danger n'était soupçonné, fut surprise par un tigre et sauvée par une dame qui, au nez de l'animal prêt à bondir, ouvrit brusquement son parapluie.

Je ne préconise pas comme infaillible ce moyen de mettre un tigre en fuite. Mais on peut sûrement tenir en respect ainsi un chien méchant ou quelque autre animal dangereux. Dans une rixe le parapluie devient une arme terrible: un coup de pointe de parapluie dans l'œil fait une blessure mortelle, comme le montrent des accidents encore récents.

Enfin le parapluie est un recéleur complaisant et discret pour les kleptomanes et les voleuses de profession des magasins. Il reçoit sans rien laisser paraitre les menus objets qu'on y fait glisser. Mais le truc est éventé et un parapluie béant éveille toujours les soupçons des inspecteurs.

Avec ses nombreuses vertus et ses rares défauts, le parapluie mérite bien le triomphe que lui prépare la ville américaine d'Omaha dans le Nebraska, à l'occasion d'une Exposition internationale qu'elle organise. On y verra un énorme riflard en metal, haut de 350 pieds. Au bout de chacune des nervures sera attachée une sorte de véhicule semblable à ceux de la roue géante, de façon à pouvoir contenir 350 personnes.

Le chargement fait, le parapluie s'ouvrira lentement, enlevant en l'air ses voyageurs, et, une fois ouvert, il se mettra à tourner sur son axe ou son manche.

Si ce n'est pas artistique, c'est à coup sûr original.

N'aurons-nous pas de parapluie géant, ascenseur et giratoire en 1900, et Paris va-t-il se laisser distancer par Omaha?

LE CHERCHEUR.

## ÉPILOGUE
## De Cause Célèbre.

Peut-être se souvient-on d'une affaire criminelle qui fit grand bruit en Vendée, en 1861. Le 16 août, vers minuit, Mme Page de la Furetière passait en voiture dans la forêt de Couffé, avec ses quatre enfants. Un coup de feu retentit: Mme Page de la Furetière, atteinte à la tête, tomba au fond de la voiture. L'aîné de ses fils, Alfred, sauta à terre; au même moment il était blessé d'une balle à la jambe. Les chevaux effrayés entraînèrent rapidement la voiture.

Quel était l'auteur de cette tentative d'assassinat? La justice porta ses soupçons sur Alfred Page de la Furetière, fils de la victime.

L'instruction judiciaire semble confirmer les premiers soupçons. Les deux pistolets, instruments du crime, ont été achetés par Alfred Page; de plus, cet adolescent est épris d'une jeune fille du pays et contrarié par sa famille, surtout par sa mère, dans son désir de l'épouser.

Traduit devant la cour d'assises de la Loire-Inférieure, Alfred Page fut défendu par M. Waldeck-Rousseau, père, qui devint, dans la suite, maire de Nantes.

A l'audience, l'accusé opposa les dénégations les plus énergiques aux faits qui lui étaient reprochés.

La mère vint affirmer l'innocence de son enfant. Rien n'y fit: Alfred Page de la Furetière fut condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Après quinze ans de bagne à la Nouvelle Calédonie, il fut gracié, mais maintenu dans la colonie pour y subir la peine du «doublage». Concessionnaire de terrain, il créa des plantations de café et se fit une situation si brillante qu'au mois de mai dernier, il débarquait en France, deux fois millionnaire.

Pendant ce temps, sa mère était morte, en 1891, et ses frères et sœurs s'étaient mariés.

Mais où l'histoire devient doublement intéressante, dit le «Petit Parisien», qui publie sur cette affaire une curieuse correspondance, c'est dans le fait suivant. Mme de la Furetière avait un beau-frère, qui ne voulant pas favoriser une famille comptant dans son sein un forçat, fit abandon de sa fortune, évaluée à plus d'un million, à un parent éloigné qui n'était autre que le juge d'instruction ayant instruit le crime d'Alfred Page. L'oncle du condamné est décédé il a a vingt ans.

En arrivant en France, l'ex-forçat richissime a fait une visite au pays natal, en compagnie d'un avocat de Paris, Me Comby-fils. Son but, affirme-t-on, est d'abord de se faire réhabiliter, et de poser ensuite devant la justice cette question de droit.

Un homme innocemment condamné est, du fait de sa chute morale, dépossédé d'un héritage.

L'intention du donateur est formelle: mais si l'innocence du «de cujus» exclu vient à être reconnue, le testament ne doit-il pas être réformé?

Le «Petit Parisien» ne dit pas quels faits nouveaux M. Alfred Page de la Furetière compte faire valoir pour établir son innocence.

## Nettoiement des meubles capitonnés.

D'habitude, au moment de partir pour la campagne, les maîtresses de maison font battre les fauteuils, les canapés, etc., avant de les recouvrir de leurs housses. Lorsque ces meubles sont capitonnés, les domestiques éprouvent une certaine difficulté à chasser la poussière des capitons. Un moyen simple et rapide pour effectuer ce nettoyage à fond est de souffler de l'air dans les capitons à l'aide d'un fort soufflet de cuisine.

---

«chidcanous». Seize mille causes y étaient pendantes. Gœthe n'ignorait pas ces particularités et il en concevait une secrète frayeur.

Il résolut de s'écarter le plus qu'il lui serait possible du temple de Thémis et se mit d'abord en quête d'une hôtellerie. On lui dit que les jeunes gens de la société se réunissaient au «Kronprinz». Il se rendit au «Kronprinz», où il fut reçu civilement par quelques robins et futurs diplomates qui se piquaient de littérature. Ils collaboraient à l'«Almanach des Muses», se proclamaient les disciples de Klopstock et dissertaient avec passion sur les matières métaphysiques. Ils tenaient à honneur de restaurer les coutumes de la chevalerie allemande et ils lui avaient emprunté des noms de guerre dont ils se paraient. L'un était Eustache le Prévoyant, l'autre Lubomirski le Batailleur, un troisième Saint-Amand l'Opiniâtre. Gœthe fut baptisé par le cénacle Gœtz de Berlichingen, le Loyal. Il prit bientôt sur ses nouveaux amis un ascendant qu'il devait à la solidité de sa culture et à l'éclat de sa renommée naissante. Les prétentions poétiques de Kielmansegg, de Goué, de Gotter, durent s'effacer devant son génie; et par l'élégance de sa personne et par sa galanterie, il éclipsa même le plus brillant cavalier de Wetzlar, M. de Jérusalem, fils du bourgmestre de Leipzig.

Mais celui de tous qui lui témoigna la plus chaude sympathie fut Kestner. Ce digne jeune homme ne dédaignait pas de venir tarir des chopes et fumer des pipes au «Kronprinz»; il y était pourtant moins assidu que ses compagnons, car il consacrait une partie de ses soirées à Mlle Charlotte Buff, fille de M. Buff, honnête bourgeois. Gœthe lui inspira tant d'admiration qu'il voulut le faire connaître à sa fiancée. La présentation eut lieu à l'occasion d'un bal champêtre, qui est fidèlement décrit dans «Werther». Gœthe et Charlotte valsèrent ensemble. Charlotte estima que Gœthe dansait fort bien. Gœthe fut touché par la beauté, la simplicité, l'enjouement de Charlotte. Il en devint éperdûment amoureux. Le lendemain, lorsqu'il lui rendit visite, ainsi que l'exigeait la courtoisie, elle s'occupait d'habiller ses jeunes frères et de leur beurrer des tartines, et ce spectacle arracha des larmes au poète, qui vit en lui le symbole de la félicité domestique. Il ne dissimula pas le plaisir qu'il éprouvait. Charlotte fut sensible à ses compliments; mais, comme elle avait l'âme ingénue, elle n'en tira point de vanité. Kestner fut ravi qu'un si parfait accord s'établit entre sa chère Lotte et son cher Gœthe, il ne les en aima que davantage.

A dater de ce jour, Gœthe dut se considérer comme étant de la maison. Il ne la quitta plus, jouant avec les enfants, les accompagnant dans les promenades, s'emplissant le cœur et les yeux de l'image de la jeune fille, lui témoignant un attachement dont il ne cherchait pas à dissimuler l'ardeur. Il ne paraît pas que Lotte en ait été troublée. Elle était engagée dans d'autres liens; l'idée ne lui venait pas qu'elle pût les rompre ou trahir la foi jurée. L'équilibre de sa santé physique et morale la préservait de toute tentation malsaine. Sa quiétude égalait celle de Kestner. Ils furent tous deux des modèles de vertu, j'entends de cette vertu tranquille qui, n'ayant pas de combats à soutenir, ignore la torture des passions contrariées.

La vraie Charlotte ne ressemble qu'à demi à la Charlotte du roman. Celle-ci n'est pas dénuée de coquetterie; elle déploie ses grâces, elle permet à son oiseau favori de becqueter des miettes de pain sur ses lèvres et accorde ainsi à Werther comme un avant-goût des jouissances dont elle est résolue à le sevrer; elle lui abandonne ses mains et n'est pas loin de partager son délire, lorsqu'il les couvre de baisers, après s'être excité sur une page d'Ossian. Charlotte Buff n'autorisa point de telles familiarités; Kestner n'eut pas, comme Albert, à la mettre en garde contre des entreprises trop téméraires. Elle ne leur opposa que sa sérénité qui était, en effet, la meilleure des défenses.

Un accident qui bouleversa les salons de Wetzlar acheva d'ébranler l'imagination de Gœthe. Le secrétaire d'ambassade de Jérusalem, désespéré par les rigueurs d'une dame de la ville qu'il poursuivait de ses désirs, emprunta à Kestner ses pistolets et se brûla la cervelle. Gœthe sentit la nécessité de fuir, pour ne pas arriver à ce dénouement. Il partit le 11 septembre, de grand matin, laissant à Kestner, pour être remise à Lotte, une lettre échevelée. Kestner s'acquitta loyalement de la commission. Il la lut lui-même à sa fiancée, et ils s'attendrirent sur les souffrances de leur ami. Gœthe était parti à pied, descendant le cours de la Lahn. Le soleil brillait, l'air était léger, le torrent chantait sur son lit de cailloux, des souffles de fraîcheur sortaient des forêts riveraines et venaient jusqu'à lui avec le gazouillis des oiseaux. Les splendeurs de la nature l'enivrèrent, la fatigue de la marche calma ses nerfs. Il soupa d'un bon appétit, dormit d'un profond sommeil. Sa blessure était déjà à moitié cicatrisée, la littérature acheva de la guérir.

Et M. Adolphe Brisson évoque ensuite, dans le cadre même où elle vécut et où elle mourut, la figure de Charlotte, l'héroïne de Werther:

Derrière la tour de la cathédrale, sur le volet d'une maison basse, nous déchiffrons cette inscription: «Schlüssel zum Lottezimmer beim evangl. Küster», ce qui signifie que la clef de la chambre de Charlotte est conservée céans. Celle qui la détient, une vieille femme bavarde et mal peignée, paraît tout heureuse de nous guider. Nous enfilons à sa suite la Pfaffengasse, la Lottestrasse (Wetzlar a fait cette politesse à Charlotte de donner son nom à la rue où on éleva sa demeure). Nous y voici.... Un pavillon, où l'on accède par un escalier aux marches branlantes, le tronc desséché d'un tilleul: c'est tout ce qui subsiste du «Deutschehaus», résidence du très vénérable M. Buff. Le tilleul (Gœthelinde) servait d'abri au poète. Il écossait des pois sous son ombrage en traduisant à Charlotte des fragments d'Homère.

Dans le pavillon affecté par M. Buff à l'habitation de ses enfants, tous les objets qui furent à leur usage sont restés en place. Le lit de Charlotte a disparu de sa chambre à coucher, mais son salon est intact. La tenture, grossièrement peinte, est moins laide aujourd'hui qu'elle ne l'était jadis, la patine du temps ayant adouci ses teintes crues. Un clavecin occupe l'angle de la pièce, à côté de la fenêtre; un son grêle et argentin s'en exhale, dès que l'on effleure les touches du doigt. Puis, séparés par une glace de Venise, au cadre doré, ce sont des portraits: M. Buff bedonnant dans son habit de cérémonie, le visage épanoui dans sa perruque à marteau: Gœthe glorieux, redressant avec fierté son profil jupitérien; tout auprès, le visage du placide et laborieux Kestner. Enfin, l'héroïne.... Elle était bien jolie, à vingt ans, la chère Lotte! Ses cheveux en poudre rendaient plus vifs ses yeux noirs; à vrai dire, ce pastel de Wetzlar ne répond pas exactement à la figure qui se dessine dans les pages du roman. Il est plus délicat, plus affiné; et ce qui contribue à donner de la distinction à cette exquise tête de jeune femme, c'est la tristesse qui y est empreinte. Il semble qu'un charme alangui flotte autour d'elle. L'artiste l'a-t-il copiée au naturel? l'a-t-il idéalisée? Nous ne pouvons en décider. En tout cas, l'image est ravissante et se grave dans le souvenir. Et, à mesure qu'on l'observe davantage, des doutes viennent à l'esprit. Charlotte était-elle la créature passive que Gœthe et Kestner nous ont montrée? N'a-t-elle eu pour l'ami de son fiancé qu'un fraternel attachement? N'a-t-elle pas, à l'effet de décourager le séducteur, feint une tranquillité qui était loin de son âme? N'a-t-elle pas souffert de cette victoire remportée sur elle-même?....

Et nous cherchons, parmi les reliques éparses dans ce salon une indication qui confirme nos soupçons ou les dissipe. Sur la table à coiffer de Lotte sont rangés sa tasse en porcelaine avec l'effigie de Frédéric le Grand, son verre à boire agrémenté d'attributs naïfs; puis un sachet brodé de sa main et portant, autour du portrait de Gœthe, d'innombrables guirlandes entrelacées... Présent d'une amoureuse, ou bien gentil cadeau d'une sœur?.... Les choses ne livrent pas leur secret; et jamais cette énigme ne sera tout à fait élucidée....

Le succès du roman de «Werther» acheva de tirer Gœthe de sa mélancolie.

Kestner et Charlotte ne furent pas trop satisfaits de s'y trouver ainsi travestis. Ils s'étaient mariés, et les mauvaises langues de Wetzlar se gaudissaient à leurs dépens.

Ils exposèrent leur mécontentement à Gœthe, qui les accusa d'ingratitude: «Savoir (dit-il à Kestner dans une lettre) que votre nom sera prononcé avec respect par des millions de bouches, n'est-ce pas un équivalent à l'ennui que je vous inflige?»

Le grand homme était en avance sur son siècle: il comprenait les avantages de la publicité. M. et Mme Kestner se rendirent à ces raisons. Ils pardonnèrent.



ANÉMIE

QUINA LAROCHE

Ferrugineux

Récompensé de 16.000 f.-Médailles d'Or

Recommandé pour faciliter les *Croissances* et *Formations difficiles*, il procure au sang la force et les Globules rouges qui en font la beauté; il fortifie l'*Estomac*, excite l'*Appétit*, combat l'*Anémie*, le *Lymphatisme*; abrège les *Convalescences*, etc.

PARIS, 16, rue Drouot, 16, PARIS

PLUS D'ASTHME

Oppression, Guérison par la POUDRE GUERY

A obtenu les plus hautes récompenses. — Dépôt dans toutes les pharmacies

A la Nouvelle-Orléans: J. L. LYONS & Cie, 42-44, Camp